

point de suspension...

« point de suspension » est un espace que nous réservons pour les textes qui appellent une suite et pour des interventions régulières.

Le texte qui suit s'intitule *Ici*. Sous la forme d'une saga, ce roman feuilleton nous fait découvrir les habitants d'un village...

« ici » _ chapitre 4

Séverine Viret _ illustration Márta Masszi

– Chouette, des tulipes.

Maryline Baloche, serveuse au café de la gare, s'arrêta devant les vases placés près de l'entrée. Comme chaque vendredi matin, elle commençait sa journée en passant au supermarché où elle achetait des fleurs coupées, une mission confiée par son patron. En ce jour de printemps, il y avait les habituels bouquets déjà composés, des bottes de roses, mais surtout des jonquilles et des tulipes. Elle aurait pu choisir les jonquilles, mais les tulipes prenaient des formes plus spéciales dans les vases. Elle saisit six paquets de couleurs différentes, des rouges, des roses, deux de blanches, des jaunes et des oranges. À six francs cinquante le paquet de dix, ça faisait à peine moins que les quarante francs hebdomadaires alloués. D'autres fois, c'était à peine plus. Sur l'année, ça s'équilibrait. Elle alla à la caisse les bras chargés, se rappela qu'il lui fallait des cigarettes, demanda une cartouche de Marlboro light et paya les deux choses séparément. Avant de quitter le magasin, elle emballa les six paquets dans une grande feuille de papier et rangea son porte-monnaie et les cigarettes dans son sac à dos. En arrivant au café, elle posa les fleurs sur le bar, son sac sur le comptoir, sa veste sur le dossier d'une chaise et alla chercher des vases.

– Les tulipes, ce n'est pas très pratique, maugréa le patron. Il faut toujours surveiller le niveau d'eau dans le vase.

– Non, répliqua Maryline. Monsieur Desorts m'a donné un truc pour qu'elles tiennent bien droites.

– Le jardinier ?

– Lui-même. Il m'a expliqué qu'il faut transpercer la tige avec une épingle, tout en haut, juste sous les pétales. Comme ça, elles ne baissent pas la tête et on peut mettre beaucoup d'eau dans le vase.

– Et ça marche ?

– Oui, j'ai essayé chez moi. Elles ont tenu presque dix jours.

Tout en parlant, Maryline finit de piquer les tulipes, enleva les feuilles les plus basses des tiges et les disposa par groupe de six dans les dix vases alignés sur le comptoir. Maryline aimait bien essayer différentes associations, mélanger les couleurs, sauf le rose et l'orange qui ne vont pas ensemble. Elle fit donc un bouquet rose et rouge ; un rose, rouge et blanc ; un rouge et blanc ; un rose et blanc, un orange et jaune ; un orange et rouge ; un orange, rouge et jaune ; un jaune et blanc ; un blanc et orange. Et un dernier

tout blanc. À mettre sur le comptoir, près de la caisse enregistreuse. Pour le voir plus souvent que les autres.

– Quand vous a-t-il raconté ça? On ne le voit pas souvent ici.

– Il est passé prendre de mes nouvelles quand j'étais à l'hôpital. Et d'ailleurs, il m'a apporté un bouquet de tulipes, des panachées blanches et roses à bord un peu découpé.

– Ah bon, il est passé vous voir! Mais dites-moi, est-ce qu'il a enlevé son chapeau?

– Ce n'est pas sympa de vous moquer de lui comme ça. Il est très gentil. Il s'est même excusé pour le comportement de son fils.

– Plus bas, voilà Charlotte!

– Ce n'est pas l'autre qui aurait fait ça. Le père Tourranchet, je suis sûre qu'il aurait encore été capable de m'engueuler. Avec la tronche qu'il a!

– Je vous prie de parler un peu plus respectueusement des clients.

– N'empêche.

Pour elle, André Desorts était quelqu'un d'attentionné. Peut-être à cause de son côté terrien, proche de la nature. Maryline prit un grand plateau, y posa les neuf autres vases et commença à les disposer sur les tables. Au moment où elle déposait le dernier bouquet, Olivier Forquet et Barbara Singer passèrent la porte et allèrent s'asseoir à la table près de la fenêtre, celle où Maryline avait mis le bouquet tricolore. Ils commandèrent deux cafés.

– Quelle tête vous faites, s'exclama-t-elle en revenant avec le plateau. Allez, je vous ai mis deux chocolats. Il paraît que c'est plein de magnésium et que c'est bon pour le moral! On dirait qu'il vous a bouffés tout cru le monsieur Heger. Je sais que beaucoup de gens ne l'aiment pas, pourtant il n'est pas méchant, même si ses gags ne sont pas toujours très fins.

– C'est vrai qu'il peut même être carrément lourd, renchérit Olivier.

Surtout quand il a bu des verres, pensa Maryline. Il lui arrive de tenir des propos provocateurs. Peut-être pour tester ses interlocuteurs. Elle a plusieurs fois cru qu'il allait se battre avec d'autres clients. Heger n'a pourtant plus l'âge de telles gamineries. C'est bon pour les jeunes qui se défient comme des coqs. Surtout s'il y a une jolie fille dans les parages. Par exemple Maryline. Il n'était donc pas rare que l'un ou l'autre finisse à l'hôpital. Du reste, Marie Mège commençait à redouter les fins de semaine, même l'été. En hiver les jeunes roulent trop vite, sortent de la route, s'écrasent contre des arbres ou au fond des ravins; et l'été, ils passent leurs soirées à boire des verres et font autant d'accidents. Quand ils ne se battent pas comme ces deux gamins qui ont même réussi à blesser la serveuse. Résultat: trois personnes aux urgences. Décidément, les gardes ne sont pas de tout repos. Et dire que Marie croyait que la vie serait plus calme à la montagne qu'en ville. En sortant de son cabinet après la dernière consultation, elle aperçut un bouquet d'iris sur le comptoir.

– Ces fleurs, demanda-t-elle à sa secrétaire, qu'est-ce que c'est ?

– Ce sont des iris, Madame.

– Ça je le vois bien. Mais d'où viennent-elles ?

– De Hollande, j'imagine, répondit-elle avec un sourire en coin.

Marie ne semblant pas d'humeur taquine, la secrétaire se hâta de lui donner la clé de l'énigme florale.

– C'est Monsieur Desorts qui les a apportées quand il est venu chercher son fils.

– Ah, et en quel honneur ?

– Juste comme ça. Il n'a rien dit de particulier.

– Ce monsieur Desorts, quel curieux personnage !

Beaucoup de gens pensaient la même chose qu'elle. Ils voyaient en André Desorts une sorte de loup solitaire, une espèce de fou qui parle tout seul ou avec ses plantes. Il semblait toujours en dehors des grands changements de société, comme s'il vivait dans un autre monde, un monde végétal. Il est sûrement heureux comme ça, songea Marie. Peut-être préfère-t-il la compagnie des plantes à celle des hommes.

– C'est le jardinier de la commune, précisa la secrétaire.

– Oui, je sais, répliqua Marie qui voulait montrer par là qu'elle connaissait les gens d'ici. On l'aperçoit souvent au village, enfin son petit camion orange. De lui, on ne distingue généralement que son grand chapeau beige qui dépasse entre les touffes de végétaux.

– C'est peut-être sa manière à lui de vous remercier de vous être occupée de ses deux enfants.

– C'est vrai qu'entre sa fille qui a accouché à la maison et son fils qui s'est bagarré, il a souvent eu l'occasion de venir à l'hôpital ces derniers jours ! Enfin, je crois que tout est rentré dans l'ordre maintenant.

– Quelle aventure ce bébé ! Comment est-ce possible que ça aille aussi vite ? Surtout pour un premier.

– J'étais moi-même assez surprise, mais chaque femme est différente. Et chez certaines, l'accouchement peut, effectivement, être très rapide. Cette naissance, j'avoue que je ne suis pas près de l'oublier. Enfin. C'est très aimable de sa part d'avoir apporté des fleurs. Il faudra que je pense à le remercier quand je le verrai.

– Vous en aurez bientôt l'occasion. J'ai entendu dire que c'est lui qui s'occupera des grands bacs à l'entrée.

– Les deux grands ronds en béton ?

– Ceux-là même.

– J'espère que notre monsieur Desorts ne va pas les remplir de géraniums !

– Pourquoi ? Vous ne les aimez pas ? Ils ont pourtant de belles couleurs et surtout ils fleurissent longtemps.

– Les géraniums? Je les ai carrément en horreur! Je les trouve obscènes tellement ils dégoulinent de rose et de rouge. Pour moi, ils ressemblent à une femme trop maquillée, une femme dont le visage serait balafré par une épaisse couche de rouge à lèvres. Non, vraiment, je les trouve obscènes et vulgaires!

La sonnerie du téléphone interrompt cette discussion. La secrétaire se retourna pour attraper le combiné par-dessus le meuble de réception.

– Cabinet du docteur Mège. Bonjour.

– ...

– Je vous la passe, elle est à côté de moi. Votre mari, précisa-t-elle.

En lui tendant le téléphone, elle se dit soudain qu'elle aurait dû lui proposer de passer l'appel dans son bureau. C'est peut-être une conversation privée. Avec eux on ne sait jamais, car ils travaillent dans le même établissement.

– Je le prends à côté, dit Marie en se dirigeant vers la porte vert pâle.

– Ne quittez pas, reprit la secrétaire, je vous transfère sur l'autre ligne. Au revoir monsieur Triolet.

Rodolphe était un peu contrarié parce qu'il avait essayé d'atteindre Marie sur son téléphone portable, mais cela ne répondait pas. En fait, elle l'avait oublié aux urgences. Le temps que l'infirmière réagisse à la sonnerie, découvre d'où elle vient, repère le téléphone sur la petite table bleue qui fait office de bureau, comprene à qui il appartient, appelle une nettoyeuse pour lui demander de rapporter l'appareil à Marie, Rodolphe avait déjà composé le numéro du cabinet. Aussi, quand l'infirmière des urgences voulut appeler Marie pour la prévenir, la ligne était occupée. Ça l'agaça. Elle n'était pas un bureau des objets trouvés et elle avait d'autres choses à faire, comme surveiller les écrans de contrôle des malades, remplir toute la paperasse administrative, finir de compléter le dossier d'Axelle Desorts, cette jeune maman arrivée le matin même. La mère et le bébé étaient venus en ambulance, le policier Dayan au volant, ainsi qu'il est spécifié dans son cahier des charges depuis que l'État a mis en œuvre le concept de police de proximité.

Sébastien Dayan, grand-père depuis seulement deux jours, en était encore tout retourné. Lorsqu'il rentra à la maison à midi, il avait un peu de retard et s'en excusa auprès de Thérèse.

– On a dû aller chercher la fille du jardinier. Tu te rends compte, elle a accouché à la maison!

– Il y a tout de même des jeunes qui sont inconscientes. Sous prétexte de vivre les choses le plus naturellement possible, elles prennent de gros risques.

– Et ensuite, il faut quand même les mener à l'hôpital pour faire les contrôles habituels.

– Et elle a accepté?

– Pas le choix, c'est le docteur Mège qui l'a exigé. M'est avis qu'ils vont avoir du mal à la garder. Elle est comme son père, elle ne supporte pas d'être enfermée.

– Oui, ils ont tous besoin du grand air dans cette famille.

– Comme j'étais à l'hôpital, j'en ai profité pour dire bonjour à Fred et à sa mère.

– Ils vont bien ?

– Oui, oui. Quand même, un bébé si petit, ça fait tout drôle.

– Je pensais passer cet après-midi. Vers trois heures. Parce qu'après j'ai un rendez-vous avec la maîtresse de Gabriel. À quatre heures et demie.

– Il y a un problème avec lui ?

– Mais non ; c'est l'entrevue annuelle entre les parents, les enfants et les enseignants. C'est le moment où on peut poser des questions, parler de ce qu'ils veulent faire après l'école.

– Ah oui. N'oublie pas de demander une lettre de recommandation pour son stage.

– Ne t'inquiète pas, j'ai tout noté sur un papier. Et la liste est longue ! La pauvre madame Lavoué, elle va en avoir pour un moment avec moi !

Lucy Lavoué Gergaud, de son nom complet, était la maîtresse de classe des 8^e et 9^e années, division supérieure. Elle avait la lourde tâche de les mener à l'examen de fin de scolarité et de les préparer à entrer dans la vie active. Dynamique, le contact facile, un carnet d'adresses bien rempli, elle se démenait en permanence pour trouver des stages aux indécis et des places d'apprentissage à ceux qui avaient déjà choisi leur futur métier. Un vrai roc, malgré la mort accidentelle de son fils aîné l'hiver passé.

Arrivée un peu en avance ce matin-là, Lucy jeta un rapide coup d'œil à l'ensemble de sa classe. Une des plantes vertes détonnait au milieu des autres. Elle avait changé de couleur alors que la veille, elle semblait encore tout à fait normale, c'est-à-dire fondue dans la masse de son petit coin de forêt vierge. Non seulement les feuilles jaunissaient, mais, de plus, la plupart tombaient. Sa belle azalée aux pétales rose pâle se transformait en balai de sorcière. Lucy planta son index gauche dans la terre pour s'assurer qu'elle n'était pas sèche – mais non, ce n'est pas possible, j'ai arrosé hier soir avant de partir – puis se pencha pour examiner la tige à la recherche de pucerons ou de chenilles. Rien. Une feuille sèche se détacha à cet instant et tomba sur la table. Ce bruit, pourtant faible, mais cependant sec, la fit sursauter. En souriant de sa bêtise, Lucy décida, comme elle le faisait souvent en cas de problème insoluble, de demander un avis extérieur, par exemple à sa collègue de 5^e année, par exemple pendant la récréation ; ainsi ça fera un sujet de conversation autre que les élèves.

– Tu t'y connais en plantes toi ?

– Pas trop, pourquoi ?

– Parce que j'en ai une qui doit être malade et je ne sais pas quoi faire.
– Essaie de demander au jardinier. Il pourra sûrement te renseigner.
– Mais il ne s'occupe pas des plantes vertes.
– Je pense qu'il doit quand même avoir quelques connaissances sur les plantes d'intérieur. Tu peux toujours essayer de lui poser la question. Il ne va pas te manger, de toute façon.

– Non, je sais, et j'aime bien le voir travailler dans le jardin de l'école. Il n'y a que son chapeau qui dépasse entre les fougères.

– Ah, André Desorts et son chapeau beige! Sais-tu pourquoi il porte toujours un chapeau sur la tête?

– Pour se protéger des coups de soleil, j'imagine?

– Il y a ça, bien sûr. Mais c'est surtout pour cacher sa calvitie. C'est la coiffeuse qui me l'a dit! Il se fait la boule à zéro pour que ça ne se remarque pas!

– Ce n'est pas gentil de trahir les secrets! Mais alors c'est un coquet! Moi qui croyais que seules ses petites fleurs comptent pour lui.

– L'un n'empêche pas l'autre!

Il est vrai qu'André Desorts parlait peu aux gens, sans toutefois refuser le contact. De nature plutôt réservée, il avait l'attitude de celui qui attend qu'on vienne vers lui. Certaines personnes comme Berthe Cédelle et bientôt Lucy Lavoué avaient osé faire le premier pas et ne le regrettaient pas, car André était une mine de renseignement pour tout ce qui concernait les végétaux. D'autres ne comprenaient tout simplement pas son comportement quelque peu asocial qu'ils prenaient, au mieux pour de la fierté, au pire pour du mépris. Ainsi, Christophe Magnan s'étonnait-il qu'André focalise son attention sur des choses aussi terre à terre alors que le monde est si vaste et qu'il y a tant à découvrir. Lui n'attendait que le moment de prendre sa retraite pour pouvoir enfin voyager. Tout à ses rêves de globe-trotter, il avait cependant noté dans une case de sa mémoire de ramener quelques graines de fleurs exotiques au jardinier. Pour lui faire plaisir, parce qu'au fond, ce n'est pas un mauvais bougre.

– Vous savez que notre jardinier est grand-père? demanda-t-il à Maryline Baloche pendant sa pause-café, entre 10 heures 14 et 10 heures 29.

Maryline connaissait ses habitudes et préparait le café dès qu'elle apercevait le bus qui s'arrêtait sur la place de la Gare. Comme ça, il n'avait pas à attendre pour être servi. Du reste, il ne s'asseyait jamais. Il avalait son petit noir bien serré, sans lait ni sucre, debout, accoudé au bar. Et il en profitait pour échanger quelques paroles avec l'une des deux serveuses, la jeune et la moins jeune. S'il les appréciait toutes les deux, il trouvait cependant le vocabulaire et certaines expressions de Maryline assez bizarres. Parfois il ne la comprenait même pas. Mais il n'osait pas le lui dire, de peur de passer pour un vieux con.

– Un peu mon neveu, lança Maryline, parce que ma collègue, c'est son ex-femme. Enfin, la grand-mère du bébé. Alors vous pensez bien que je connais toute l'histoire.

– Elle a fait exprès d'accoucher à la maison ?

– Apparemment pas.

– Moi, ça ne m'étonnerait pas. Ils sont tous un peu farfelus dans cette famille. Il n'y a qu'à regarder le père. Quand quelqu'un est capable d'avoir l'idée de planter un champ d'ail au pied des pêchers, alors moi je dis qu'il y a vraiment de quoi se poser des questions sur sa santé mentale.

C'était, on l'a déjà vu, l'opinion la plus répandue au sujet d'André Desorts. Quelque chose comme un original. Un personnage qui vivait en marge de la société, mais qui faisait cependant partie du décor. Il était là sans être là. On l'apercevait tous les jours au Village, mais il semblait vivre dans un monde à lui, inaccessible aux autres. Certains le voyaient comme une sorte d'artiste, d'autres pensaient qu'il était un peu simplet. Pourtant, tous s'accordaient à lui trouver des qualités. Et celle qui revenait le plus souvent était la gentillesse, que ce soit dit avec bienveillance ou avec une pointe de mépris. Arlette Picoche, par ailleurs végétarienne, éprouvait spontanément une certaine sympathie pour le jardinier. De plus, elle ne l'avait jamais vu faire la chasse aux limaces, ni pulvériser des produits chimiques sur les rosiers. Cela ne risquait pas d'arriver, car André s'était inscrit à un programme de recherche sur les moyens de lutter écologiquement contre les parasites et les maladies. Il avait appris que les œillets d'Inde sont les gardes du corps de la tomate, qu'il faut en mettre une touffe au pied de chaque plant, mais aussi que l'ail protège de la cloque du pêcher. Avec l'expérience et son sens aigu de l'observation, André avait compris que les oignons ne s'entendent pas avec les haricots, un peu comme Christophe Magnan et Arlette Picoche, aurait-il expliqué à Berthe Cédelle qui aurait malicieusement souri à cette comparaison très parlante.

Un jour, André avait reçu un colis spécial contenant des larves de coccinelles. Il les avait nourries et élevées chez lui avant de délicatement déposer les survivantes sur tous les rosiers de la commune. Cette action n'avait pas remonté sa cote de popularité auprès de la population qui avait vu là la preuve infaillible d'un esprit dérangé. Mais Arlette aimait bien les gens hors norme, et même si elle se bornait à l'observer à distance, elle éprouvait toujours une sorte d'émotion en le regardant s'occuper des fleurs. Avec douceur et respect. Comme si c'étaient des bébés.

– On dirait que ça vous dérange qu'il aime ses fleurs, dit-elle à Christophe Magnan qui venait de faire une remarque ironique en passant à côté du massif fraîchement planté de l'avenue des Alpes.

Si André avait levé la tête au passage du bus, Christophe l'aurait sûrement salué d'un signe de tête, mais il était trop absorbé dans le repiquage des dernières pensées du pays achetées pour combler les vides dans le massif

jaune et bleu. Il n'entendit probablement même pas le bruit du moteur. Cela peut se comprendre, car quand on travaille toute la journée au bord de la route, on ne prête plus grande attention à la circulation.

– Ça pour les aimer, il les aime. Peut-être même plus que les humains.

– Je comprends parfaitement qu'on puisse préférer les plantes. Les hommes sont assez décevants. Des hypocrites. On ne sait jamais s'ils disent la vérité. Par-devant ils sont tout sourire et par-derrrière, ça n'arrête pas de critiquer, de médire, de se mêler des affaires des autres. Et s'ils ne savent pas quelque chose, ils l'inventent.

– C'est vrai que les plantes ne parlent pas.

– Oui, c'est pas comme moi, hein! C'est ça que vous voulez dire, non?

– Non, répondit Christophe qui était pourtant près de répondre oui, en effet. Ce n'est pas ce que j'ai dit. En réalité, j'aime mieux transporter des gens qui discutent entre eux que d'avoir un silence de mort dans le bus.

– Vous auriez l'impression de conduire un corbillard! conclut Arlette Picoche avant de descendre à l'arrêt devant l'usine.

Jean Croisille monta. Ils se croisèrent et se saluèrent. Le pasteur nota que, pour une fois, elle n'avait pas raté le bus, ce qui n'arrivait pas tous les jours, car elle avait une notion très personnelle du temps. Un point commun avec André Desorts. Malgré ce défaut parfois agaçant, Jean Croisille appréciait le jardinier, le rangeant dans la catégorie des gens proches de la terre et lui reconnaissant volontiers un certain bon sens, une forme de raisonnement assez juste. Pour peu qu'il veuille bien ouvrir la bouche pour dire quelque chose et que ce quelque chose ne concerne pas, une fois encore, les plantes.

– André Desorts est très braqué contre le projet des éoliennes, expliquait-il à Jacques Heger qu'il rencontra sur le seuil de la banque où il était venu retirer un peu d'argent.

– Ça ne m'étonne pas de lui. Il est incapable de voir plus haut qu'un petit brin d'herbe. Mais en quoi elles le gênent ces éoliennes, hein, vous pouvez me le dire? De toute façon il est toujours le nez au ras du sol. Et puis il ne les verra pas depuis le Château.

– Cependant, il n'a pas complètement tort lorsqu'il dit qu'on n'a pas le droit de massacrer un paysage comme ça, que la qualité de vie c'est aussi et surtout l'environnement.

– Il ne comprend rien aux intérêts de la commune! Les éoliennes, c'est une magnifique occasion de faire une opération de marketing. Vous avez vu tous les articles dans les journaux. Avec les énergies renouvelables, on a enfin l'impression que la région fonce vers le futur. On surfe sur la vague verte!

– Ce n'est cependant pas le point de vue de la majorité de la population. Il y a quand même eu cette votation. Les gens ont dit non. Et en tant que politicien, vous ne pouvez pas en faire abstraction.

– Mais les gens ne saisissent pas les enjeux. Il faut voir les choses à l'échelle régionale, voire nationale. On a la chance d'avoir un projet pilote dont tout le monde parle. Comprenez, on parle du Village, et en positif. C'est ça l'important. Pas de vouloir rester entre nous et garder les pâturages comme si c'était un jardin et nous des nains dedans. Il faut penser à l'avenir, aux générations futures. Le problème ici, c'est que les gens sont tournés vers le passé. Il faut vivre avec son époque, nom de Dieu. Avec le progrès.

– Je ne suis pas sûr que Dieu soit concerné par le progrès ! Et je ne suis pas non plus persuadé que tout progrès, si vert soit-il, soit la panacée. Il y a quand même d'autres paramètres à prendre en compte. Personnellement, j'estime que la notion de « qualité de vie » est très importante.

– Mais justement, les éoliennes y contribuent ! Grâce à elles, il y a moins de pollution, moins de centrales nucléaires, moins de déchets radioactifs.

– Permettez-moi tout de même de vous rappeler qu'il faut bien de l'énergie nucléaire pour fabriquer leurs mâts et leurs pales, et que l'énergie qu'elles produisent ne suffit pas à leur fabrication. D'autre part, et pour revenir à ce que je disais avant, il me semble que le paysage est aussi un paramètre dont il faut tenir compte. Nous avons la chance de disposer ici, à notre porte, d'une nature quasi vierge.

– Mais qu'est-ce que ça veut dire une nature vierge ? Ça n'existe pas, voyons ! C'est un mythe. Autant mettre un panneau « Attention réserve d'Indiens » à l'entrée du Village. Et puis, je ne vous suis pas. Ceux qui sortent cet argument sont généralement des gens qu'on ne voit jamais se balader sur le Mont. Moi j'y vais. Et j'adorerais voir ces grands mâts blancs dans ce paysage vert.

– Personnellement, j'apprécie particulièrement cet endroit où j'aime me promener. Je peux y réfléchir à mon sermon du dimanche, je m'y ressource dans le calme et j'y trouve de la sérénité.

– Oui, bien sûr, vous vous y sentez plus proche de Dieu, déclara Jacques Heger qui voyait en Jean Croisille une espèce de contemplatif hors des contingences matérielles.

– Non, plus près de la terre, donc plus près des préoccupations humaines.

– Moi aussi j'aime la liberté, mais il faut tout de même avoir un certain sens des réalités ! En politique, il faut faire preuve de pragmatisme et savoir saisir les opportunités quand elles se présentent. On n'irait pas loin si on se bornait à admirer les couchers de soleil. Même si c'est très romantique.

– Tu nages dans les clichés, s'immisça Gabrielle Latinier, un peu énermée, car elle venait de passer un bon quart d'heure à faire la queue au guichet. Comme d'habitude tu as des images simplistes. Figure-toi que le romantisme n'a pas grand-chose à voir avec les posters punaisés sur les murs des chambres d'adolescentes.

– Pas la peine de me faire un cours.

– Mais admettez quand même que certaines personnes veulent garder la nature intacte, dit Jean Croisille pour revenir au sujet de la conversation et éviter que l'échange entre ces deux fortes têtes ne dégénère. Les gens n'ont pas forcément envie d'être agressés par des éléments aussi démesurés. Indépendamment de l'aspect esthétique. Je peux comprendre que l'on trouve ça beau, mais il faut aussi respecter ceux qui trouvent ça laid.

– Et je suis sûr que les couchers de soleils rendent les gens plus heureux que les éoliennes. Même si on les peint en orange, en rose ou en violet. Tiens, on pourrait suggérer qu'un artiste conceptuel fasse un travail sur la couleur des mâts et des pales.

– Voilà bien notre journaliste! Toujours à l'affût d'une idée saugrenue. Mais pour revenir à ce monsieur Desorts qui est contre les éoliennes, est-ce que l'un de vous deux pourrait m'expliquer ce qu'il fait, lui, pour le bien-être de la collectivité. Parce que planter des petites fleurs, je ne pense pas que ça améliore la qualité de vie des gens et en plus ça coûte. À la collectivité justement.

– Mais vous ne pouvez pas toujours tout ramener à l'aspect matériel et pécuniaire des choses!

– Franchement, à votre avis, un jardinier ça fait quoi sinon domestiquer la nature, la plier à sa volonté, la forcer et la contraindre. Et ça se permet d'être contre des projets sous prétexte qu'ils défigurent le paysage? Mais lui aussi intervient au Village. Alors il ne faut pas critiquer ceux qui font la même chose dans le paysage. Moi, c'est par ses plantations et ses fleurs que je me sens agressé. Et aussi par ses innommables courriers de lecteur!

– Je conçois le journal comme un lien entre les gens. Et c'est aussi un lieu d'échanges et de débats. Mes propres opinions n'entrent pas en ligne de compte ici, figure-toi. Chacun a le droit de s'exprimer et je ne pratique la censure que lorsque des lettres sont injurieuses ou portent atteinte à la vie privée. C'est pourquoi j'ai publié les courriers de lecteur d'André Desorts.

– Un ramassis d'imbécillités, oui!

– Il écrit comme il pense, peut-être plus avec son cœur qu'avec sa tête. Cependant, contrairement à ce que tu insinues depuis dix minutes, je pense qu'il est loin d'être idiot. Et il a le courage de ses opinions, lui.

– Parce que moi, je n'ai pas le courage de mes opinions?

– Je tenais juste à préciser que lui, il signe ses lettres. Tu n'imagines pas le nombre de courriers anonymes que nous avons reçus. Aussi bien des pro- que des anti-éoliennes d'ailleurs.

À l'image de cet échange assez vif, le projet d'éoliennes sur les crêtes du Mont avait déchaîné les passions. Le Village s'était scindé en deux clans hostiles, inconciliables. La marque que l'on se proposait de faire au paysage était, pour certains, comme une atteinte à leur intégrité corporelle. Le



sujet touchait un point très sensible et dépassait même l'habituel clivage politique gauche-droite. Les repères étaient chamboulés. Ainsi, les partisans des énergies renouvelables, ceux-là même qui combattaient l'épuisement des ressources naturelles, se voyaient attaqués par les défenseurs d'une nature intacte, prétextant que le paysage est, lui aussi, un bien non renouvelable. Chacun y allait de son opinion et il n'était pas rare que des remarques acides voire des injures fusent. Plus la votation approchait, plus les positions étaient figées, comme celle adoptée par Jacques Heger ou Marcel Tourranchet, tous deux fervents partisans des moulins blancs. Dans le cas de Marcel, c'est la prouesse technique qui l'intéressait, le fascinait même. L'artisan indépendant était convaincu que l'on n'avancerait que grâce au dynamisme des entrepreneurs, et non à la manière des fonctionnaires qu'il se représentait planqués, comme il se doit. André Desorts en était l'illustration parfaite, presque caricaturale. Un type qui passe ses journées à ne rien faire, donnant deux ou trois coups de pelles à gauche et à droite en hiver, et s'occupant de ses massifs en été.

– Tu as bien fait de le secouer un peu, dit Marcel à son fils René alors qu'ils étaient réunis autour de la table du souper : c'est un mollasson, comme son père. Jardinier ! Mais qu'est-ce que ça fait dans la vie un jardinier ? C'est vraiment du gaspillage d'impôts.

– Pour ce que tu en paies d'impôts toi, lui fit remarquer sa femme. Moi j'aime bien les fleurs. Ça met un peu de couleur. Et puis ça apporte un peu de gaieté au Village.

– Pas la peine non plus d'y passer des heures. De toute façon, les plantes poussent toutes seules...

– Venant de toi, ce genre de remarque ne m'étonne pas du tout...

S'ils s'accordaient sur le projet des éoliennes, le sujet «jardin» était leur éternelle pomme de discorde. Ce que l'on appelait le jardin était, à l'origine, un terrain en friche où poussaient essentiellement des orties, des ronces et de l'oseille. Malheureusement pas celle dont Marcel se plaignait toujours de manquer. À peine installée à la rue de l'Industrie, Élisabeth s'était appropriée la parcelle située à l'ouest de l'atelier. Elle l'avait défrichée et en avait fait un jardin bouquetier entouré de buis bien taillés à cinquante centimètres de hauteur et divisé en quatre carrés séparés par d'étroits chemins de gravier blanc. Au centre se trouvait un bassin qui se remplissait grâce à la pluie et dans lequel Élisabeth puisait l'eau nécessaire, car elle n'arrosait qu'à la main, avec un arrosoir en acier zingué. Elle ne voulait en aucun cas d'un de ces horribles tuyaux en plastique dont les couleurs sont une injure à tout jardin, et dont l'eau, du réseau, donc toujours trop froide, glace les végétaux. Autre avantage, l'arrosage manuel n'alourdissait pas la facture d'eau, ce dont Marcel se serait certainement plaint. Il pestait régulièrement contre le fait qu'Élisabeth passe du temps au jardin, car il aurait préféré qu'elle l'aide à

l'atelier au lieu de s'amuser à semer, transplanter, désherber. Si au moins elle mettait des légumes, soupirait-il. Mais non. Que du futile. Élisabeth tenait bon, mais dans certains moments de découragement, elle entrevoyait les raisons qui avaient pu conduire sa première femme à le quitter. Comme elle était toujours très amoureuse de Marcel qui, à part sur ce sujet, ne la critiquait jamais, elle chassait ces pensées sombres de son esprit. Grâce à son petit jardin elle avait de quoi fleurir leur maison, sa brocante et même l'atelier. En vérité et même s'il ne l'admettrait pour rien au monde, Marcel était assez touché qu'Élisabeth mette des bouquets dans ses locaux. Cela prouvait qu'elle tenait à lui. Et il préférerait qu'elle le fasse maintenant plutôt que quand il serait au cimetière. En fait, sa contrariété venait du temps perdu et des sommes dépensées, même si elle achetait les graines et les plantons avec son argent à elle. Il sut son combat perdu le jour où il découvrit que même sa fille Paule était de mèche avec sa belle-mère. Décidément les femmes s'entendraient toujours pour lui rendre la vie impossible. Il les observa un instant à travers la fenêtre de l'atelier. Complices, joyeuses et absorbées dans la composition d'un bouquet. Si ce sujet l'intéressait ne serait-ce qu'un tout petit peu, il pourrait nommer ces fleurs. Mais pour lui, des fleurs, c'étaient juste des fleurs, bleu foncé, en l'occurrence.

Paule étant invitée à manger chez les parents de son petit ami – enfin ! – Élisabeth avait insisté pour qu'elle apporte un bouquet. Ayant saisi ce prétexte et un sécateur, elle emmena sa belle-fille au jardin où les iris étaient en pleine floraison. Elles choisirent la variété de Sibérie, ses préférés, à cause de leur fin feuillage. Pour ne pas être en reste, Marcel sortit une bouteille de vin rouge de sa cave.

Cela faisait quelques mois que Paule était en couple avec Chris, le fils unique de Sonia Malparty et de Joseph Godel, mais elle n'avait pas encore eu l'occasion de faire la connaissance des parents de son ami. Sonia avait repoussé cette rencontre le plus longtemps possible, espérant que leur liaison ne durerait pas. Connaissant Marcel de réputation, Sonia s'inquiétait beaucoup de cette relation entre son fils et cette fille.

– Tu es trop jeune pour t'engager. À vingt-huit ans, on ne sait pas encore ce qu'on veut.

– Mais Maman, avec Paule c'est du sérieux ! Ça fait six mois qu'on est ensemble.

De plus Sonia avait des idées bien arrêtées en matière de mariage. Elle était contre. Alors que nombre de ses amis de jeunesse avaient divorcé, comme André Desorts, son contemporain, Joseph et elle, les concubins, étaient toujours ensemble.

– André avait épousé Charlotte Bouquet, expliqua-t-elle à Joseph. Comme il est jardinier, ça lui allait bien. Mais en fait Bouquet n'a rien à voir avec les fleurs. C'est peut-être là qu'il s'est trompé.

– Ça vient de quoi alors ?
– De bouc ! Évidemment, ce n'est pas la même chose...
– Ni la même odeur, le pauvre.
– Oh, quel mauvais gag ! Je me suis toujours bien entendue avec Charlotte. Et je la vois encore de temps en temps quand je vais au café de la Gare. C'est elle qui sert.

– Mais elle est toute jeune !

– Non, il y a deux serveuses. La jeune c'est une Française, Maryline Baloche.

– Tiens, en parlant de jeunes, voilà les nôtres.

– Et moi qui n'ai pas terminé de préparer le repas !

– Bonjour ! lança Chris en embrassant sa mère, qui rougissait de n'avoir pas eu le temps d'enlever son tablier. Je vous présente Paule. Paule, mes parents.

On se salua poliment. Les femmes s'évaluèrent d'un seul coup d'œil et, miracle, ne se semblèrent pas franchement hostiles. Paule tendit le bouquet d'iris, Sonia s'extasia tout en s'enquérant de leur provenance. Paule expliqua que sa belle-mère avait la main verte, sa belle-mère, c'est-à-dire la seconde femme de son père. Sonia serra alors les lèvres ce qui provoqua une légère contraction de son visage et se traduisit par une grimace fugace. Cependant, Joseph avait déjà capté l'attention de Paule en lui demandant des précisions sur sa constellation familiale. Elle expliqua que sa belle-mère s'appelait Élisabeth Barraquin et qu'elle était la fille d'Émilie Barraquin, née Cédelle.

– De la famille de monsieur Cédelle, l'ancien instituteur, demanda Sonia heureuse de trouver un point auquel se raccrocher.

– C'est cela. Berthe et Félix Cédelle. Ce sont ses grands-parents maternels.

– Quelle coïncidence ! J'ai justement eu monsieur Cédelle en dernière année d'école. C'était celle de sa retraite, donc la dernière pour lui aussi. Je l'aimais beaucoup.

– Alors Berthe Cédelle est un peu votre arrière-grand-mère.

– Par alliance, oui, si on veut. Mais de cœur surtout. Elle est vraiment adorable. C'est l'image même de la grand-mère des contes, celle qu'on voudrait tous avoir.

– Dire qu'elle a eu 80 ans. Elle a l'air en forme. On la voit encore souvent au Village.

– Elle habite toujours Risalpe ?

– Oui. Elle vient en bus pour faire ses courses. Tous les vendredis. C'est réglé comme du papier à musique.

– En effet, je l'ai aperçue hier. Et hier c'était un vendredi. Elle se dirigeait vers le parc de la Gare.

Joseph ne se trompait pas. Berthe Cédelle avait repéré André Desorts et

son grand chapeau, enfin surtout son chapeau. Une fraction de seconde, elle avait cru voir «Le Jardinier» de Georges Seurat. Fascinée, elle avait décidé d'aller lui demander où il l'avait acheté, car elle aurait aimé en avoir un semblable. Il lui serait en effet très utile, car avec le retour des beaux jours, elle allait bientôt pouvoir installer son chevalet en pleine nature. Berthe aime peindre dehors. Elle aime les paysages vallonnés faits de plateaux, de clairières et de forêts de sapins. Et elle n'aime pas les éoliennes.

– Vous partez dans combien de temps? demanda-t-elle à Christophe Magnan qui faisait la ligne Le Village-Sanrouble.

– Dans un quart d'heure.

– Bon. Alors j'ai juste le temps d'aller voir monsieur Desorts au parc de la Gare. J'ai une question à lui poser.

– Comme vous voulez ma petite dame, mais moi je pars à l'heure!